



Dossier : Les saints sont parmi nous

« La sainteté consiste en une disposition du cœur, qui nous rend humbles et petits entre les bras de Dieu, conscients de notre faiblesse, et confiants jusqu'à l'audace en sa bonté de Père. »
Sainte Thérèse de Lisieux

La sainteté est le but de toute la vie chrétienne (*Lumen Gentium* 39-42). Nous sommes tous appelés à cette confiance: « Dieu nous a élus dans le Christ, dès avant la fondation du monde, pour être saints et immaculés en sa présence, dans l'amour, déterminant d'avance que nous serions pour Lui des fils adoptifs par Jésus Christ » (Ep 1,4).

Nietzsche lui-même n'avait-il pas compris l'importance de la libre adhésion quand il écrit: « Admettons que nous disions oui à un seul et unique moment, nous aurions dit oui non seulement à nous-même mais à tout ce qui existe, car rien n'est isolé, ni en nous, ni dans les choses et si même une seule fois la joie fait retentir notre âme, toutes les éternités étaient nécessaires pour créer les conditions de ce seul moment, toute l'éternité a été approuvée, justifiée dans cet instant unique où nous aurions dit oui. » L'unification de l'homme est un appel à la plénitude.

Si nous avons l'impression d'être loin de cette plénitude, si les expériences que nous avons faites portent en elles un germe du refus, elles peuvent aussi nous faire comprendre qu'être saint c'est à la fois recevoir la totale liberté en Celui qui en est la source, et nous engager de la manière la plus radicale, puisque Lui s'est engagé irrévocablement à notre égard.

L'intention de ce dossier est modeste: esquisser le portrait et présenter la spiritualité de témoins qui ont été récemment reconnus vénérables, béatifiés ou canonisés.

« Si tu savais le don de Dieu », la réflexion de l'abbé Maroy sur la sainteté nous rappelle que seul l'amour aura le dernier mot et qu'il nous garde dans l'espérance.

On découvre la vie de John Henry Newman, béatifié en 2010 et la figure du père Eugène de l'Enfant Jésus qui sera béatifié en novembre 2016.

Les missionnaires de la charité qui vivent à Bruxelles nous parlent de Mère Teresa qui a été canonisée ce 4 septembre 2016.

Un second miracle était nécessaire pour ouvrir la voie à la canonisation d'Elisabeth de la Trinité (16 octobre 2016). C'est la guérison d'une jeune femme belge qui a été retenue.

On réfléchit à la question de la souffrance sur le chemin de la sainteté grâce à la vie de Marthe Robin dont les vertus héroïques ont été reconnues en novembre 2014.

Enfin, une question d'enfant nous interpelle: comment sommes-nous en communion avec tous les saints?

Ce dossier atteindra son but s'il conduit des lecteurs à découvrir la vie et le témoignage d'un saint pour poursuivre leur chemin sur la route de la sainteté.

Pour l'équipe de rédaction
Véronique Bontemps

« Si tu savais le don de Dieu... »

« Il n'y a qu'une chose qui soit triste, c'est que nous ne soyons pas tous des saints » écrivait Léon Bloy à la fin de *La femme pauvre*. Pourquoi parler de sainteté si ce n'est parce qu'un saint interpelle, déconcerte ou... provoque l'admiration. Malgré la vie de tant d'hommes ordinaires parvenus à la sainteté et les nombreuses canonisations récentes, une réticence persiste. Qui n'a jamais pensé en effet que la sainteté ne concerne qu'un petit nombre de privilégiés, comme triés sur le volet par Dieu de toute éternité ? Bref, des prédestinés ?

« LA PERFECTION, C'EST LA CHARITÉ »

Nous sommes parfois déconcertés d'avoir critiqué une bonne partie de notre vie des gens que l'Église finit par élever sur les autels... C'est que l'aventure de la sainteté n'est pas l'affaire de surhommes, ou de héros, disait Bernanos dans *Nos amis les saints*, et j'ajouterais – comme André Louf – qu'elle est aussi affaire de pécheurs. Au fond, nous pensons que les saints ne sont pas des gens ordinaires, qu'ils exagèrent. Aussi étrange que cela puisse paraître, nous n'osons le dire du Christ lorsque lui-même semble sortir des cordes de l'admissible. Je ne prends qu'un exemple, celui de l'homme riche : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis viens, suis-moi » (Mt 19,21). Certes, Jésus n'a pas manqué d'abord de lui rappeler que pour entrer dans la vie éternelle, il faut pratiquer les commandements, ce qui était raisonnable. Tout aurait pu en rester là, mais non ! Cet homme n'est pas satisfait, il lui manque quelque chose. Et ce manque, Jésus le connaît bien, c'est précisément ce pour quoi il est venu dans le monde, apporter ce Don qui surpasse tous les autres. Ce qui manque, c'est précisément ce qui est source de sainteté, ici et maintenant. C'est-à-dire ? Lui-même, Jésus ! Pierre le dira : « Tu es le Saint de Dieu ! ». C'est le spectacle de la croix, de l'innocent mis à mort qui retournera les cœurs ! Et comme pour attester d'une course que rien ne pourra arrêter, la résurrection du Verbe fondera la foi dans la contemplation de l'amour vainqueur de la mort. La sainteté est ce fruit qui surgit d'un affrontement effroyable entre le monde de la grâce et celui du péché, non pour éradiquer rageusement le péché du monde, pour l'en exclure, mais pour le transformer de l'intérieur par une autre folie qui est celle de la miséricorde et du pardon.

L'AMOUR EST SANS MESURE

Donc tout est sens dessus dessous : ce n'est pas le mérite qui compte ou d'abord l'effort personnel. Seul l'amour

aura le dernier mot comme le *Cantique des cantiques* l'avait déjà pressenti : L'amour est fort comme la mort. C'est donc l'amour qui se présente comme un mystère et comme un abîme insondable à la méditation, plus que cela, à la vie du chrétien et qui est contemplé dans le Christ. Il paraît donc ridicule de parler de sainteté sans parler d'amour de Dieu, donc de vie spirituelle et de prière, sans parler de la transformation qui s'en suit : l'amour du prochain. Les deux tiennent dans un subtil équilibre, mais qui peut penser que la sainteté omettrait l'amour de Dieu au profit exclusif des autres ? Si les saints nous paraissent fous, c'est peut-être parce que nous faisons trop confiance à la raison au détriment de la vie intérieure. Après tout, ce qui nous pose souvent problème, c'est la liberté de tel homme ou de telle femme qui, tout en aimant l'Église, s'est lancé dans l'aventure de la foi sans regarder en arrière et sans ménager ses forces, bref sans calculer. Difficile de ne pas citer ici Louis Lallemand qui disait dans sa *Doctrine spirituelle* : « Nous passons des années entières et souvent toute la vie, à marchander si nous nous donnerons tout à Dieu. Nous ne pouvons nous résoudre à faire le sacrifice entier... Nous nous réservons beaucoup d'affections, de desseins, de désirs, d'espérances, de prétentions, dont nous ne voulons pas nous dépouiller pour nous mettre dans la parfaite nudité d'esprit qui nous dispose à être pleinement possédés de Dieu. Nous reconnâtrons la tromperie à l'heure de la mort, et nous verrons que nous nous serons laissé amuser par des bagatelles, comme des enfants ».

« L'ÉGLISE N'A PAS BESOIN DE RÉFORMATEURS, MAIS DE SAINTS »

Alors pourquoi cette folie, comment l'expliquer, pourquoi ressurgit-elle régulièrement dans l'Église ? N'est-ce pas précisément aux moments les plus troubles de son histoire ? Ainsi Bernanos, méditant la vie de Luther écrit : « L'Église n'a pas besoin de réformateurs, mais de saints ». Contrairement à Luther, saint François d'Assise

*La vie du Christ
brille en toi comme
une lumière incréée.*



n'a pas défié l'iniquité, mais s'est jeté dans la pauvreté, explique-t-il. Les saints sont des gens qui n'ont rien à perdre, qui ne craignent que de perdre Dieu lui-même. Alors, quand tout semble perdu à une époque, sur le plan chrétien, certains s'accrochent à Dieu, et loin de vouloir s'appuyer sur leur génie, leurs ressources, leur travail, leur vision réformatrice, que sais-je encore, ils prient, ils supplient même, comme Dominique ou François-Xavier, que grâce soit rendue aux hommes. Quitte à marchander comme Abraham au moment du grand risque de la destruction de Sodome et Gomorrhe. Et les voilà le lendemain à parcourir les routes pour annoncer la conversion ! On objecte évidemment que tous ne sont pas appelés à être moines, ou prêtres, à consacrer leur vie à Dieu. Alors je réponds à cela avec l'Église, que depuis le baptême, le chrétien ne s'appartient plus, mais qu'il est au Christ. Il ne dispose plus de sa vie comme il l'entend, il a une dette envers lui, et cette dette, c'est celle de l'amour. Il y a un « admirable échange » disaient les pères : le Christ t'a donné sa vie (divine) pour que tu lui donnes la tienne. Et certes tu ne sentiras aucune pression comme le ferait un tyran. La vie du Christ brille en toi comme une lumière incréée, elle irradie tout ton être du plus profond de la transformation baptismale opérée en toi ; mais laisseras-tu cette lumière illuminer tout ce que tu fais et tout ce que tu dis ? Même dans

l'obscurité de la foi ? Le saint répond : « Oui ». Et même plus : « Comment ferais-je autrement ? ». À l'eau de son baptême se mêle l'eau des larmes : comment comprendre un si grand don de Dieu, celui du salut, sans aucun mérite, par pure grâce et miséricorde ? Comment comprendre cette surabondance et cet excès que rien ne semble justifier, et qui comble les plus profonds abîmes du refus et du péché comme s'ils n'étaient rien ? Ainsi l'incroyance d'une époque est moins problématique que la désespérance des chrétiens face au mal.

« Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : 'Donne-moi à boire', c'est toi qui lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive » (Jn 4,10). C'est le problème de Dieu : cette quête constante du partenaire humain pour le faire entrer dans la danse divine, depuis le récit de la Genèse jusqu'à la mort du Christ en croix et l'avènement de l'Église, danse – ou combat à la Jacob – qui durera jusqu'à la fin des temps. Si Augustin a pu dire : « mon cœur est sans repos tant qu'il ne repose en toi » dans ses *Confessions*, Dieu lui-même peut dire : « mon cœur est sans repos, tant que l'homme ne repose en lui ». L'amour désire et appelle la réciprocité. L'amour est patient. Il ne passera jamais. Il est la Sainteté.

Abbé Jean-Luc Maroy

Le bienheureux John Henry Newman, un intercesseur pour la nouvelle évangelisation

Le 19 septembre 2010, j'ai eu la joie de concélébrer, avec Benoît XVI, la messe de béatification du cardinal Newman (1801-1890) à Birmingham (Angleterre). C'était la première fois qu'il procédait lui-même à une béatification. Le pape émérite voyait en lui «un des grands maîtres de l'Église»! Qui est-il? Que nous enseigne-t-il?

Né en 1801 à Londres, il est l'aîné de six enfants d'une famille anglicane peu pratiquante. Très tôt, il est envoyé en pension. En 1816, il y vit une première conversion et découvre l'importance capitale du cœur à cœur avec le Seigneur – «Moi-même et mon Créateur», les «deux êtres» dont, pour lui, l'évidence est «absolue et lumineuse».

Étudiant, pasteur (en 1825), puis professeur à l'Université d'Oxford, il devient catholique, le 9 octobre 1845, au bout d'un long cheminement. Il s'appuie sur les «*Pères de l'Église*, qui, dira-t-il, ont fait de [lui] un catholique». En les étudiant, il prend conscience que l'Église catholique du XIX^e siècle, quelles que soient ses faiblesses, est bien celle du Christ et des apôtres - moyennant un «développement» historique de la foi où la nouveauté n'est que le déploiement de ce qui était déjà en germe dans le dépôt de la foi apostolique. Sa conversion est ainsi, pour lui, l'entrée dans une plénitude... plutôt qu'une rupture. Dans son fameux *Essai sur le Développement de la Doctrine Chrétienne* (1844), il écrit: «On dit quelquefois... que le fleuve est plus limpide près de sa source. L'image est belle, mais elle ne s'applique pas à l'histoire d'une philosophie ou d'une croyance, qui, au contraire, est plus équilibrée, plus pure, et plus forte, quand son lit s'approfondit, s'élargit et devient plus ample». Et, dans un autre passage clef: «Dans le monde d'en haut, il en va autrement, mais ici-bas, vivre, c'est changer; être parfait, c'est avoir changé souvent». Il écrit



La bibliothèque de Newman à Birmingham

cela après avoir rappelé que «l'idée (c'est-à-dire la substance même du christianisme) change (avec les circonstances) afin de rester fidèle à elle-même».

Il sera ordonné prêtre en 1847 à Rome puis fondera, en 1848, l'Oratoire (de saint Philippe Néri) à Birmingham. Son zèle missionnaire lui fera dire: «l'Église doit être préparée pour les convertis aussi bien que les convertis pour l'Église». Autrement dit, sans faire de concession aux modes de l'époque, il est crucial de rendre accessible, au plus grand nombre, les trésors de la foi. Par ses fondations d'écoles, de collèges, et d'une université à Dublin, il fera beaucoup pour former les laïcs et les mettre en situation de témoigner de leur foi et de dialoguer avec les incroyants et les chrétiens d'autres confessions.

NEWMAN ET LA CONSCIENCE

Il affirmera aussi l'importance de la conscience. Pour lui, «la conscience est le premier de tous les vicaires du Christ» (phrase citée par le *Catéchisme de l'Église Catholique*, § 1778). Il dira que «la conscience a des droits parce qu'elle a des devoirs» (phrase citée par saint Jean-Paul II, dans *Veritatis Splendor*, § 34) - notamment celui de rechercher la Vérité, cette «Vérité qui rend libre» (Jn 8,32)! En tout cela, il fut le génial précurseur de Vatican II, dont Jean Guitton disait qu'il fut le «penseur invisible». En 1864, dans l'*Apologia Pro Vita Sua*, son autobiographie spirituelle, il retrace les étapes de son cheminement spirituel et de sa conversion. On peut comparer cette œuvre majeure aux *Confessions* de saint Augustin.



Vue de Littlemore

LE CŒUR PARLE AU CŒUR

Léon XIII le fit Cardinal en 1879. Sa devise cardinalice, qui a servi de fil conducteur à la visite de Benoît XVI en Grande-Bretagne et qui lui vient de saint François de Sales, résume bien son cheminement: «*Cor ad cor loquitur*» – «le cœur parle au cœur», c'est-à-dire, le cœur de Dieu parle au cœur de l'homme, le cœur de Dieu au cœur de l'Église et, par elle, au cœur de tout homme de bonne volonté. Ou, comme le disait encore le pape émérite dans son homélie lors de la béatification, cette « devise (...) nous donne une indication sur la manière dont il comprenait la vie chrétienne: un appel à la sainteté, expérimenté comme le désir profond du cœur humain d'entrer dans une intime communion avec le Cœur de Dieu. Il nous rappelle que la fidélité à la prière nous transforme progressivement à la ressemblance de Dieu... ».



John Henry Newman par John Everett Millais

En 2013, le pape François a cité Newman dans son Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*. Il est significatif que le pape se soit référé à l'une de ses lettres pour dénoncer le désert spirituel qui est un grave danger pour notre foi. « Il est évident, écrivait le pape, que s'est produite, dans certaines régions, une désertification spirituelle, fruit du projet de sociétés qui veulent se construire sans Dieu ou qui détruisent leurs racines chrétiennes. Là 'le monde chrétien devient stérile, et s'épuise comme une terre surexploitée, qui se transforme en sable' (lettre du 24.01.1833) » (EG §86).

Notre Europe visée ici a à choisir – comme le disait François, au Parlement européen, en 2014 – d'être « mère » (féconde) ou « grand-mère » (stérile). Le bienheureux J.H. Newman, j'en suis convaincu, peut nous aider à faire ce discernement!

P. Jean Rencki

LEAD KINDLY LIGHT CONDUIS-MOI, DOUCE LUMIÈRE

Au milieu des ombres qui m'entourent.
La nuit est sombre et je suis loin de ma demeure
Conduis-moi
Veille sur mon chemin;
que m'importe de voir
Le lointain horizon.
Un seul pas me suffit.

Je ne t'ai pas toujours prié comme aujourd'hui
Pour que tu me conduises.
J'aimais alors choisir et connaître ma route.
Conduis-moi maintenant
J'aimais l'éclat du jour;
l'orgueil malgré mes craintes
Régnaient en moi.
Ne te souviens plus du passé.

Ta puissance a daigné trop longtemps me bénir
Pour ne plus me conduire
Parmi landes et marais et rocher et torrent
Tant que dure la nuit.
Et avec le matin me souriront ces anges
Que j'ai toujours aimés et qu'un temps j'ai perdus.

RAYONNE À TRAVERS MOI

Seigneur Jésus,
inonde-moi de ton Esprit et de ta vie.
Prends possession de tout mon être
pour que ma vie ne soit
qu'un reflet de la tienne.
Rayonne à travers moi, habite en moi,
et tous ceux que je rencontrerai
pourront sentir ta Présence auprès de moi,
en me regardant ils ne verront plus que Toi seul,
Seigneur!
Demeure en moi et alors je pourrai,
comme Toi, rayonner,
au point d'être à mon tour
une lumière pour les autres,
lumière, Seigneur,
qui émanera complètement de Toi,
c'est Toi qui, à travers moi,
illumineras les autres.
Ainsi ma vie deviendra une louange à ta gloire,
la louange que tu préfères,
en te faisant rayonner sur ceux qui nous entourent.
Par la plénitude éclatante de l'amour
que te porte mon cœur. Amen.

John Henry Newman (1801-1890)

Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus bienheureux

Le père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus (1894-1967) sera béatifié le 19 novembre prochain. Il fut carme et fondateur de l'Institut Notre-Dame de Vie. Il est également l'auteur de *Je veux voir Dieu*.

Un homme de la campagne française, fils de mineur, né au Gua, un pays minier au cœur de l'Aveyron. Ses origines expliquent sans doute son équilibre et son réalisme. Un de ses professeurs disait que le jeune Henri Grialou avait un tempérament complet, comme il n'en n'avait encore jamais vu. L'Esprit le préparait pour une œuvre d'Église. À dix ans, il accepte de s'expatrier en Italie, seul en train, pour rejoindre le petit séminaire des Pères spiritains à Suse où il pouvait recevoir une formation gratuite. Car Henri veut devenir prêtre mais sa mère, veuve depuis peu, ne peut pas assumer ses études.

Ordonné prêtre dans le diocèse de Rodez le 4 février 1922, il rentre chez les Carmes trois semaines plus tard. Déjà à l'âge de 13 ans, il avait découvert Thérèse de Lisieux qui était devenue son amie d'enfance et dont il sera un des plus grands disciples (Guy Gaucher). Au séminaire, saint Jean de la Croix s'était aussi imposé à lui, en une nuit où il lut une biographie du réformateur espagnol. Ce fut décisif : il devait entrer au Carmel pour devenir comme lui.

TOUS APPELÉS À LA SAINTETÉ

À peine sorti du noviciat, le père Marie-Eugène fut appelé à prêcher en France sur ces deux saints du Carmel. Il sentit la soif spirituelle des publics les plus variés et comprit sa mission : diffuser largement la spiritualité du Carmel qui ne devait pas rester réservée aux cloîtres. Avec 40 ans d'avance, il anticipait l'appel universel à la sainteté du Concile Vatican II. Chacun doit vivre d'oraison pour arriver à unir la contemplation et l'action dans la vie ordinaire. Comment se fait la synthèse ? La prière et l'activité, vécues dans l'Esprit Saint, sont toutes deux sources d'amour. La fidélité à l'oraison quotidienne permet de mettre Dieu au centre de tout

et d'agir avec lui et en lui. En retour, l'activité, vécue dans la docilité à l'Esprit Saint, fait grandir l'amour et rend apte à une contemplation plus profonde.

Riche d'une longue expérience de prédication et de direction spirituelle, le père Marie-Eugène mit en forme ses enseignements en prenant la trame du *Château intérieur* de sainte Thérèse d'Avila. Il publia son ouvrage *Je veux voir Dieu* (Ed. du Carmel) qui, depuis 60 ans, reste un succès de librairie. Diffusé à plus de 100.000 exemplaires en huit langues, il est considéré par les spécialistes comme un « classique » de la littérature spirituelle, une « somme » qui place l'auteur parmi les Maîtres du Carmel (Général des Carmes).

FONDATEUR

Les circonstances providentielles ont conduit quelques personnes au père Marie-Eugène. Elles voulaient correspondre à

son désir de former des apôtres contemplatifs, nourris de la spiritualité du Carmel, assoiffés de la rencontre avec Dieu, désireux d'un don complet à ses desseins, pour être jetés en plein monde et y témoigner du Dieu vivant, surtout auprès de ceux qui n'en soupçonnent plus l'existence. L'Institut Notre-Dame de Vie commença en 1932 à Venasque, près d'Avignon. Des femmes d'abord vinrent passer deux années dans la solitude pour « apprendre à réaliser la présence de l'Esprit Saint » en elles, puis trouvèrent un travail professionnel pour aller à la rencontre de leurs contemporains. Puis, des laïcs hommes ont suivi. Des prêtres diocésains sont venus aussi, désireux d'informer leur ministère paroissial de ce charisme de l'union de la contemplation et de la mission selon la spiritualité du Carmel.



Père Marie-Eugène de l'Enfant Jésus

© L'Olivier, 84210, Venasque



Venasque

© L'Olivier F-84210 Venasque

L'Institut Notre-Dame de Vie a grandi et son fondateur a eu la joie de voir ce charisme reconnu officiellement par l'Église en 1962, lorsque la branche féminine fut déclarée de droit pontifical. Six ans après sa mort, c'est l'Institut tout entier, dans ses trois branches, autonomes mais très unies entre elles, que Marie Pila, la Co-fondatrice, fit reconnaître de droit pontifical (1973). Aujourd'hui, Notre-Dame de Vie compte environ 600 membres, répartis dans 23 pays de quatre continents. Un groupe conséquent de foyers ainsi que des personnes associées vivent également de son esprit. Parmi ses œuvres, on compte le *Studium de Notre-Dame de Vie*, centre international de formation spirituelle, catéchétique et théologique, agrégé à la faculté carmélitaine *Teresianum*.

AU SERVICE DE L'ÉGLISE

C'est en fils du Carmel que le père Marie-Eugène a été fondateur. Carme, il a dirigé la revue *Carmel*, puis est devenu supérieur de plusieurs couvents avant d'être élu définitif général à Rome. En 1954, il devint vicaire général de l'Ordre et, à ce titre, l'un des bâtisseurs de la faculté *Teresianum*. Rentré en France en 1955, il fut élu trois fois provincial, charge dans laquelle il mourut en 1967.

Auprès des Carmélites, il fut un prédicateur inlassable et beaucoup bénéficièrent de sa direction spirituelle. Ce sont elles qui demandèrent à Pie XII de le nommer Visiteur apostolique de tous les Carmels de France (1948-1956). Il fut chargé de les organiser en fédérations.

Le Tiers-Ordre du Carmel profita aussi des prédications et du soutien du père Marie-Eugène. Bien des laïcs ont reçu son enseignement et ses conseils, directement par ses ouvrages, ou par les membres de son Institut.

Le père Marie-Eugène a été un serviteur de l'Église. Les années passées à Rome et les missions en divers continents l'ont ouvert à l'universel. Les lecteurs de *Je veux voir Dieu* s'en rendent compte. Son enseignement, pratique et vivant, est accessible à tous: intellectuels et personnes toutes simples, occidentaux et asiatiques, religieux et laïcs... Il a dégagé la spiritualité de ses formes extraordinaires, pour

la fonder sur la grâce du baptême. Trois citations de saint Paul jalonnent *Je veux voir Dieu*: «L'amour de Dieu est diffusé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous est donné» (Rm 5, 5). C'est le fondement dynamique. L'Esprit nous habite et nous donne sa grâce qui veut grandir comme une semence de Royaume pour s'épanouir dans la sainteté. Celui qui accepte de prendre du temps pour la prière se voit peu à peu «transformé de clarté en clarté jusqu'à la ressemblance du Verbe» (2 Co 3, 18 selon la Vulgate). Transformation en lumière et en amour qui rend de plus en plus docile à l'Esprit, pour son œuvre qui est l'Église: «Ceux-là sont les vrais enfants de Dieu qui sont mus par l'Esprit» (Rm 8, 14).

UN PÈRE ET UN MAÎTRE

Le Père Marie-Eugène est un *maître*, oui, mais aussi un *père* qui se penche sur chacun, le prend par la main, écoute ses besoins et y répond selon le dessein de Dieu. Combien de personnes ont témoigné avoir été exaucées dans leurs supplications les plus variées: physiques, matérielles, familiales, professionnelles, spirituelles.

Sa béatification au parc des expositions d'Avignon, samedi 19 novembre prochain à 11h, est la reconnaissance de l'œuvre de l'Esprit dans un cœur qui s'est livré sans réserve, pour l'Église.

Louis Menvielle

ON PEUT LIRE :

- ▶ Roselyne Deglaire et Joëlle Guichard, *Prier quinze jours avec le Père Marie-Eugène*, Nouvelle Cité, 2005.
- ▶ Guy Gaucher, *Vie du Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus – Je veux voir Dieu*, Cerf, 2007.
- ▶ Louis Menvielle, *Thérèse docteur racontée par le Père Marie-Eugène*, Parole et Silence, 1998, Tome I: *histoire d'un thérésien*; tome II: *les clés de la petite voie*.
- ▶ Yvette Perico, *La joie de la Miséricorde*, Nouvelle Cité, 2013.

Mère Teresa, une grande sainte!

Nous avons rencontré les sœurs de Mère Teresa de la communauté de Bruxelles. Vivant dans la confiance en la divine providence, elles parviennent à servir 70 à 120 repas chauds cinq fois par semaine aux personnes qui font appel à elles. Elles rendent de nombreuses visites aux personnes isolées dans les maisons de repos et assurent un peu de catéchisme.

Sœur Monia et sœur Jeanine nous parlent de Mère Teresa qui a été canonisée à Rome le 4 septembre dernier.

Sœur Monia, avez-vous le souvenir de votre première rencontre avec Mère Teresa?

J'avais vingt ans en 1976 quand je l'ai rencontrée pour la première fois. Elle m'a montré le tabernacle et m'a dit: Jésus est là. C'est clair et déterminant quand on a 20 ans. Cela oriente directement votre vie. Par la suite, j'ai eu la chance de la rencontrer souvent. Elle connaissait toutes les sœurs et avait un très grand respect pour nos familles.

Elle m'a fait découvrir l'importance des sacrements et la grandeur de la liturgie. Je me souviens d'un moment particulièrement fort: nous assistions à une grande cérémonie à Rome. Au moment de la consécration, elle a tiré sur mon sari pour m'inviter à m'agenouiller devant l'immensité du mystère.

Comment la décriviez-vous?

Cette femme très déterminée n'avait peur de rien. Elle se faisait proche de chacun, se mettant au niveau de son interlocuteur. Elle écoutait avant de parler. Elle était très attachante. C'était une forte personnalité. Elle conduisait toujours à Jésus et quand elle était absente, on voyait fort la différence. C'est une grande sainte.

Dans la vie quotidienne, elle donnait des conseils tout en étant très discrète; elle ne s'imposait jamais. Elle vivait l'Évangile; une vie pleine de vérité, de sincérité, de spontanéité et d'enthousiasme.

Qu'est-ce qui habitait Mère Teresa?

En union avec Marie, elle voulait étancher la soif des âmes de Jésus. Elle voulait étancher cette soif d'amour de Jésus. Au cœur même de sa relation intime à Dieu, il y avait ce cri de Jésus sur la Croix: «J'ai soif» (Jn 19,28). Cela lui donnait la force intérieure d'aller à travers le monde et d'œuvrer à la sanctification des plus pauvres d'entre les pauvres. Chaque personne était pour elle, un frère, une sœur à sauver.

Elle insistait sur la présence de Jésus dans l'Eucharistie: «Notre vie doit être tissée avec l'Eucharistie. De Jésus, dans l'Eucharis-



© Manfred Ferrari via Wikimedia

tie, nous apprenons combien Dieu a soif de nous aimer et combien en retour, Il a soif de notre amour et de l'amour des âmes. De Jésus dans l'Eucharistie, nous recevons la lumière et la force d'étancher Sa Soif.»

D'après vous, sœur Jeanine, quelle était la place de la prière dans sa vie?

Pour elle tout était prière. Elle disait: «il faut prier le travail et le travail doit être prière» ou encore: «nos œuvres de charité ne sont rien d'autre que le débordement de notre amour pour Dieu jaillissant du fond de nous-mêmes. Aussi, c'est celui qui est le plus uni à Lui qui aime le plus son prochain.» Elle invitait à prier souvent: «Jésus dans mon cœur, je crois à ton tendre amour pour moi, je t'aime».

Ouvrir une maison, c'était pour elle «ouvrir un tabernacle!» Elle se réjouissait car dans tous ces tabernacles, Jésus est aimé. Mère Teresa disait encore: «la souffrance est un don de Dieu. La douleur, la solitude, les humiliations ne sont que le baiser de Jésus, le signe que nous sommes si proches de Lui, qu'Il peut nous embrasser. Alors nous commençons à comprendre ce que le Christ a voulu dire quand Il a dit: «aimez comme je vous ai aimés.»

Elle a connu la nuit de la foi, le saviez-vous?

Non, nous l'avons découvert, comme vous, à travers ce magnifique livre, *Viens, sois ma lumière*. Mais dans ses lettres circulaires, elle donnait son expérience. Elle écrivait: «si les heures sont sombres, si tu as des difficultés à prier, tourne-toi vers Jésus.» Elle écrivait ce qu'elle vivait elle-même.

Avez-vous été à la canonisation?

Non, nous avons délégué deux sœurs par région et nous avons privilégié les sœurs qui n'ont jamais été à Rome. Mais nous nous réjouissons parce que désormais Mère Teresa peut être vénérée et priée dans toutes les églises du monde entier.

*Propos recueillis par
Véronique Bontemps*

Une guérison due à l'intercession d'Elisabeth de la Trinité

Il serait certainement exagéré de dire que c'est grâce à une Belge que la bienheureuse Elisabeth de la Trinité sera canonisée bientôt. Et pourtant, c'est la reconnaissance d'une guérison miraculeuse vécue par Marie-Paul Stevens, une ancienne enseignante de Malmedy, qui a ouvert la voie à la canonisation de la carmélite dijonnaise.



Marie-Paul Stevens dont la guérison miraculeuse a ouvert la voie à la canonisation d'Elisabeth de la Trinité.

Tempérament fougueux, nature généreuse et droite, Elisabeth Catez, née en 1880, se montre dès l'enfance éprise du Christ qu'elle rencontre au plus profond de son cœur. À 11 ans, elle a décidé de se faire religieuse. Amie chaleureuse et pianiste accomplie – premier prix de piano au Conservatoire de Dijon à 13 ans –, elle quitte tout pour entrer au Carmel à 21 ans.

Son nouveau nom l'enchanté: Elisabeth de la Trinité va découvrir et rayonner auprès de ses sœurs et de ses nombreux amis la profondeur de ce Mystère d'amour. En 1904, elle écrit sa célèbre «Prière à la Sainte Trinité» comme une offrande totale d'elle-même à ce Dieu en trois personnes qu'elle adore et qui vit en chacun de nous. Consumée par la maladie d'Addison, elle en accueille sereinement les terribles souffrances comme une identification au Christ crucifié, et meurt le 9 novembre 1906: «Je vais à la Lumière, à l'Amour, à la Vie.»

RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE

Sollicitée par de nombreux Carmels et amis, sa prieure, Mère Germaine de Jésus écrit en 1908 un récit biographique qu'elle nomme simplement: *Souvenirs*. Il connaît rapidement de multiples éditions et sera traduit en quelques années en une dizaine de langues.

Sur le chemin de la béatification, un premier miracle obtenu par l'intercession d'Elisabeth fut reconnu le 17 février 1984. Il s'agissait de la guérison de Dom Jean Chanut, moine de l'Abbaye de Cîteaux, qui était atteint de tuberculose des reins. Ce miracle permit la béatification d'Elisabeth le 25 novembre 1984.

GUÉRISON IMMÉDIATE ET INEXPLICABLE

Un second miracle était nécessaire pour ouvrir la voie à la canonisation. C'est la reconnaissance de la guérison de Marie-Paul

Stevens, le 3 mars dernier, par le pape François, qui a permis ce dernier pas.

À 17 ans, elle avait fait une rencontre décisive avec Elisabeth de la Trinité qu'elle décrit comme «un vrai coup de foudre» et depuis, une longue amitié spirituelle s'était construite avec la bienheureuse carmélite de Dijon. Puis, le choc de la maladie, le syndrome de Sjögren, chamboule sa vie à 39 ans, un diagnostic sans espoir de guérir, des traitements lourds qui la rendent méconnaissable, mais elle se bat comme une vraie lionne avec l'appui de sa foi. La mort imminente lui étant annoncée, elle vit dans la perspective du paradis et décide en 2002 de partir au couvent de Flavignerot pour remercier Elisabeth de la Trinité de son compagnonnage. C'est alors qu'a lieu la guérison qu'elle reçoit comme «l'inattendu bouleversant» et qui fait d'elle un signe de Dieu Amour pour l'humanité.

Il faudra encore du temps et de nombreux examens médicaux entre 2012 et 2016 pour que soit reconnue officiellement la guérison, jusqu'au décret papal du 3 mars 2016. Elisabeth sera canonisée le 16 octobre 2016.

Ralph Schmeder

Article paru dans *Église de Liège*, Mai-Juin 2016



Elisabeth de la Trinité

Marthe Robin le Drame de l'Amour crucifié

Qui donc était Marthe sinon, comme l'a écrit Jean Guilton avec une simplicité admirable, une paysanne qui vivait, avec Jésus, dans une maison où elle recevait toute personne venant à elle ? Il n'est pas sans signification qu'elle ait tenu à rester toute sa vie cachée dans la ferme de ses parents, au milieu des champs, alors même qu'à sa prière, des communautés se créaient aux quatre coins du monde. Comme si sa vocation eût été de vivre dans sa chair cette parabole de l'Évangile : le grain de blé tombé en terre qui porte du fruit en mourant.



© Collection Foyer de Charité

Marthe après la communion

Encore faut-il ne pas se tromper sur cette mort. Car il y a bien des manières de travestir le mystère d'un saint, mais la pire est de se méprendre sur le sens de ses souffrances.

COMMENT ENVISAGER LES SOUFFRANCES DE MARTHE

On regarde souvent les saints comme des surhommes parés de vertus sublimes, soumis à des événements extraordinaires, traversant les épreuves une fleur à la main. De la vie de Marthe Robin on ne retiendra alors, dans un style douteusement hagiographique, que l'excès des souffrances endurées - celles de la maladie qui l'a clouée au lit, celles de la Passion revécue chaque semaine - la performance ascétique - se nourrir exclusivement de l'Eucharistie pendant cinquante ans - ou encore les phénomènes qu'on appelle vulgairement « paranormaux » qui entourent sa personne d'une aura fascinante - ainsi des persécutions démoniaques qu'une reconstitution télévisée tente fort maladroitement de suggérer par des soubresauts de caméra, façon Hitchcock. Comme pour nous prévenir de cette méprise, Marthe écrivait dans son Journal : « Les saints sont des êtres qui ont fait peut-être beaucoup moins que bien d'autres, mais ils ont accompli **parfaitement**, et en aimant Dieu de toutes leurs forces, le peu qui leur était demandé. » Il en va de Marthe comme de l'Eucharistie : pour voir ce qu'il y a à voir, il faut passer par-delà le visible et s'enfoncer dans cette *camera*

obscura où il n'y a nul spectacle ; rien qu'un fragile corps exsangue, allongé au coin d'une chambre ténébreuse, dans une petite ferme de la Drôme où la vie paysanne suit son cours le plus ordinaire.

On peut aussi, à l'inverse, tenter de réduire ce mystère à une mesure tout humaine, comme ce psychiatre qui croit pouvoir expliquer la vie intérieure de Marthe par le refoulement d'une foudroyante hystérie - autant dire qu'Antigone est morte du désir insatisfait de coucher avec son frère - et ses stigmates par une autosuggestion morbide - comme si Jésus n'avait sué le sang que parce qu'il se *sentait* abandonné par son Père... Preuve qu'il est plus facile à une intelligence paresseuse de multiplier les explications naturelles, plus fantasques les unes que les autres plutôt que d'accepter raisonnablement une explication surnaturelle. À ce genre d'élucubrations pseudo-mystiques, Maritain opposait une réponse cinglante : « Il y a un secret des cœurs, inaccessible aux anges, ouvert à la seule science sacerdotale du Christ. Un Freud aujourd'hui, par des ruses de psychologue, entreprend de le violer. Tout romancier lit sans vergogne dans ces pauvres yeux, et mène son lecteur au spectacle. » L'erreur consiste alors à vouloir coûte que coûte expliquer l'amour par la souffrance - une compensation psychique - au lieu de comprendre la souffrance par l'amour.

LA SOUFFRANCE COMME OFFRANDE D'AMOUR

Cette double erreur peut être évitée si l'on se garde de focaliser son attention sur la souffrance car c'est alors qu'elle occulte l'essentiel.

Le secret de la sainteté n'est pas dans la douleur - car c'est au-delà de la douleur qu'il faut chercher le secret de la douleur - mais dans l'offrande totale d'une personne au sacrifice rédempteur. Comme Violaine dans *l'Annonce faite à Marie*, que Claudel écrivait au moment où les premières atteintes d'un mal mystérieux envahissaient Marthe comme une lèpre, celle-ci aurait pu dire : « Certes son amour est grand comme celui du feu pour le bois quand il prend. » C'est dans l'Amour consumant du Christ qu'il faut chercher le sens de cet holocauste, dont la brûlure allait bientôt embraser autour du globe des foyers de Charité, pour la revivification de l'Église. Certes, comme le dit encore Violaine « la coupe de la douleur est profonde et qui y met

une fois la lèvre ne l'en retire point à son gré», mais c'est parce que, ainsi que l'écrit Marthe, «L'Époux pare sa petite victime de ses blessures d'amour.»

AMOUR POUR AMOUR

«Ce Dieu que nous avons crucifié par nos péchés et nos ingratitude, ce tendre Libérateur que nous crucifions encore chaque jour, quand donc lui rendrons-nous amour pour amour?»

Amour pour amour. Qu'est-ce à dire? S'il est vrai que, comme l'écrivait Léon Bloy, «lorsqu'on parle de l'amour de Dieu, les mots sont comme des lions aveugles

qui chercheraient une source dans le désert», peut-être n'est-il pas inutile d'évoquer en balbutiant ce que la vie de Marthe nous révèle, dans la pénombre de sa cellule, de ce mystère. Ici encore, il faut changer de regard sur sa souffrance, laisser tomber nos œillères doloristes et accepter de passer de la logique de la loi à la logique de l'amour. Écoutons Bernanos, qui n'a cessé de méditer l'énigme du mal jusqu'à l'angoisse, et dont la Chantal de *la Joie* est, comme la Violaine de *l'Annonce*, une saisissante figure de Marthe. «Le péché est un déicide... Quand le péché n'était qu'une transgression à la loi, sa répression si sévère était incompréhensible, mais *il est d'abord un crime contre l'Amour*. Le sacrifice de la Croix n'est plus seulement un sacrifice compensatoire, car la justice n'est plus seule intéressée, n'étant pas la seule outragée: au crime contre l'Amour, *l'Amour répond à sa manière et selon son essence: par un don total, infini*. Où se fera donc l'union du créateur et de la créature, de la victime et du bourreau? Dans la douleur, qui leur est commune à tous les deux. Nous sommes au centre de ce drame immense, nous sommes au cœur même de la Très Sainte Trinité.»

La souffrance n'est pas seulement une punition infligée en compensation du péché, ou plutôt cela n'est vrai qu'à un point de vue superficiel. Et si elle est une peine, c'est en tant qu'effet d'un surcroît d'amour en réponse au péché qui est un défaut d'amour. En commettant le mal, le péché vise, pour ainsi dire, à néantiser l'amour créateur; et l'amour, qui est création, répond par un don au-delà de l'offense, soit un par-don. La souffrance rédemptrice est la forme que prend ce don dans l'âme du pécheur. Ainsi la douleur n'est-elle pas tant le signe d'un défaut que celui d'un excès. Elle



Marthe Robin à 28 ans

© Collection Foyer de Charité

est dans le saint le point de rencontre entre le péché des hommes et la miséricorde de Dieu. Cet amour est un feu qu'attise l'eau qu'on jette sur lui pour l'éteindre. Tel est le paradoxe, telle est la logique du don en Dieu. La punition n'est réelle que du côté de la créature qui refuse ce don, car c'est le même feu qui consume l'enfer, purifie les âmes du purgatoire et embrase les élus. Pour nous qui sommes encore sur le seuil, comment ne sentirions-nous pas dans notre corps l'étreinte de ce brasier qui, en brûlant nos impuretés, attise le feu de notre amour? Marthe a voulu se

tenir au centre de ce foyer, sur la brèche qui s'ouvre entre ceux qui en ressentent le fer sur les plaies de leur pauvre chair et ceux qui, dans la gloire, déjà jouissent de la lumière sans ombre de la béatitude sur le corps des ressuscités.

Ainsi donc, dans cette chambre obscure, où le visiteur impromptu pouvait entendre le froissement des ailes des Anges et le grésillement du poêle dans la cuisine, rien de moins que le Drame de l'Amour de Dieu?

Odile et Antoine Scherrer

© Collection Foyer de Charité



La chambre de Marthe

Réponse à un enfant « La communion des saints, c'est quoi ? »

Pour comprendre ma réponse, tu dois savoir que l'expression « communion des saints » a d'abord été utilisée en latin, la langue parlée par les Romains au temps d'Astérix. Or « saints » en latin se traduit par « *sanctorum* », qui peut désigner des « choses saintes », mais aussi des « personnes saintes ».

LES CHOSES SAINTES

En fait, l'expression a d'abord désigné les « choses » saintes. Quelles choses ? Celles qui se trouvent sur l'autel, après la consécration : le pain changé au corps de Jésus, et le vin transformé en son sang. En parlant de « communion des saints », on voulait donc dire que, quand nous recevons la « communion », nous « communions » tous aux mêmes « choses saintes » que sont le Corps de Jésus, livré pour nous, et son Sang versé pour nous.

LA COMMUNION ENTRE LES PERSONNES SAINTES

De là, on est passé à un autre sens de « communion des saints », à savoir celle qui existe entre tous les chrétiens où qu'ils soient. Pour bien comprendre, tu dois savoir que, quand tu as été baptisé, tu as été « sanctifié », c'est-à-dire rendu « saint » par Jésus. Comment ? En étant « plongé » en lui. Car « baptiser » est un verbe grec qui signifie « plonger ». Un jour, tu devras mourir. Mais, par le baptême, ta mort à venir a déjà été plongée dans la mort de Jésus, unie à la sienne. Après avoir « plongé » dans l'eau, on revient à la surface, on « émerge » à nouveau à la lumière du jour. Eh bien, par ton baptême, tu as aussi « émergé » à une vie nouvelle, à la suite de Jésus ressuscité ! Tu vas mourir un jour, mais, depuis ton baptême, tu vis déjà, en Jésus, d'une vie nouvelle qui jamais ne mourra. Depuis ton baptême, tu as été « sanctifié » par la mort très sainte de Jésus et par sa sainte résurrection. C'est pourquoi saint Paul n'hésitait pas à appeler « saints » ses frères chrétiens, même s'ils étaient tous des pécheurs, comme toi et moi. Et notre vocation sur cette terre, c'est de devenir vraiment, par toute notre vie, ces « saints » que nous sommes, en germe, depuis notre baptême.

LA COMMUNION ENTRE TOUS LES « SAINTS » SUR LA TERRE

Entre nous tous, les baptisés, il y a donc une « communion » profonde de vie, même si nous sommes répartis sur les 5 continents et ne nous sommes jamais rencontrés. Cela tisse entre nous des liens invisibles, mais intenses. Grâce à cette unité dans le même Christ et par le même baptême, nous formons une seule famille. Tout ce que tu fais de bien rejaillit sur tous tes frères et sœurs en Jésus. Mais ce que tu fais de mal également, hélas. C'est pourquoi aussi nous pouvons prier efficacement les uns pour les autres, parce que, en Jésus, nous sommes comme des « vases communicants » dont le contenu passe de l'un dans l'autre.

LA COMMUNION AVEC LES SAINTS DU CIEL ET LES ÂMES DU PURGATOIRE

Mais il n'y a pas de chrétiens que sur la terre. Il y a aussi ceux qui nous ont précédés dans le ciel. Et aussi ceux que l'amour de Dieu « purifie » encore afin qu'ils soient libérés de leurs péchés, pleinement ouverts à son amour et prêts à partager sa joie. C'est pourquoi on dit que leurs âmes sont au « purgatoire ». La communion des saints unit donc dans une même famille les saints du ciel, les âmes du purgatoire et les chrétiens qui, comme nous, sont encore en pèlerinage sur cette terre. C'est ainsi que nous demandons aux saints du ciel de prier pour nous. Et les défunts qui sont encore au purgatoire espèrent vivement que nous priions pour eux. Une profonde « communion » nous réunit tous. Nous la vivons à chaque messe, où l'Église nous invite à prier en « communion » avec les uns et les autres.

Véronique Bontemps



Les précurseurs du Christ avec les saints et martyrs, Fra Angelico (1395-1455)